



Novembre 1918

Trieste sera italienne !

La ville appartenait à l'Empire austro-hongrois, mais était réclamée depuis la fin du XIX^e siècle par l'Italie. Italophones, Slovènes, germanophones y cohabitaient, non sans tensions ; l'italianisation fut brutale.

Par Jean-Clément Martin

Le 3 novembre 1918, vers 16 heures, une flottille de quatre contre-torpilleurs d'Italie sort du brouillard et entre dans le port autrichien de Trieste devant une foule enthousiaste. Plusieurs milliers d'hommes débarquent sous les ordres du général Carlo Pettiti di Roreto qui a été désigné gouverneur militaire de la région Venétie Julienne et de l'Istrie. Il annonce que la victoire est assurée et que la guerre est finie. C'est pourtant à peu près à la même

« Libérée »

Le 10 novembre 1918, le roi Victor-Emmanuel III passe à Trieste qu'occupent déjà les troupes italiennes.

heure que l'armistice vient d'être signé entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, dans une villa non loin de Padoue. Le cessez-le-feu a été fixé au lendemain, 4 novembre, à 15 heures, les troupes autrichiennes devant se retirer et laisser leurs adversaires victorieux occuper le territoire libéré jusqu'aux lignes de front de 1917¹. Avec une journée d'avance, l'Italie a donc pris pied à Trieste, comme elle le fait d'ailleurs à Trento (Trente). A 19 heures, le commandement suprême de l'armée italienne se félicite que le drapeau tricolore flotte sur les deux villes.

En ces jours de novembre 1918, comment expliquer la détermination du haut commandement à prendre possession de territoires revendiqués depuis des décennies en profitant d'une situation encore incertaine ? Trieste illustre les spécificités de la guerre que l'Italie et l'Empire austro-hongrois se sont livrée ; elle constitue également un bon exemple des drames qui ont suivi, dans certaines régions, l'application brutale du principe des nationalités.

Autriche-Hongrie contre Italie

La ville de Trieste était sous l'autorité des Habsbourg depuis le ^{xiv}^e siècle. Port franc du royaume d'Autriche sur l'Adriatique dès 1719, elle était reliée directement à Vienne, la capitale de l'empire. Comme toutes les possessions impériales, elle avait été impliquée dans la guerre déclenchée en août 1914, après l'attentat commis à Sarajevo, le 28 juin 1914. Dès août 1914, les Triestins sont mobilisés dans les troupes impériales contre les Russes.

De son côté, le royaume d'Italie, pourtant allié avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne dans le cadre de la Triplice, n'avait pas voulu s'engager dans la guerre avant d'être assuré de recevoir en contrepartie le Tessin, la Vénétie Julienne et l'Istrie. Le refus de l'Autriche puis la promesse donnée, en revanche, par la Triple-Entente, Grande-Bretagne, France et Russie, de satisfaire cette exigence lors d'un traité secret établi à Londres le 26 avril 1915 avaient conduit l'Italie à entrer en guerre du côté de l'Entente en mai 1915. Du coup, les Austro-Hongrois avaient dû lutter sur un front inattendu, laissant les troupes italiennes avancer rapidement avant que le front ne se stabilise à une trentaine de kilomètres de Trieste.

De mai 1915 à novembre 1917, douze batailles d'une grande violence, faisant 500 000 morts, se succèdent autour du fleuve Isonzo (Soca en slovène) sans qu'aucun camp obtienne de victoire décisive. Les canonnades s'entendent depuis le centre-ville qui subit des bombardements aériens. Les conditions de vie se dégradent d'autant plus que l'activité portuaire est arrêtée et que les relations avec l'arrière-pays autrichien sont rompues par l'avancée italienne jusqu'à Gorizia.

Les choses sont aggravées par la nature cosmopolite de la ville, ou sans doute plutôt par la rencontre de cultures rivales. Une majorité des 220 000 Triestins sont italo-phones et beaucoup sont favorables à l'Italie. Si bien que quelques milliers de jeunes gens sont passés, clandestinement, dans l'armée italienne, au risque de devoir se retrouver face à face avec des membres de leurs familles, restés fidèles à l'empereur, ou avec des voisins, notamment issus de la forte minorité slovène (elle représente un quart de la population) qui habite aussi dans la ville et qui apparaît alors comme le soutien de l'administration impériale. Il ne s'agit pas d'une clause de style. Une partie du 97^e régiment d'infanterie de l'armée



L'AUTEUR
Professeur émérite à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, spécialiste de la Révolution française, Jean-Clément Martin s'intéresse de longue date à Trieste et aux enjeux de mémoire qui lui sont attachés.

Notes

1. Sur cet épisode, les deux ouvrages de référence sont : A. Visintin, *L'Italia a Trieste. L'operato del governo militare italiano nella Venezia Giulia, 1918-1919*, Gorizia, Libreria Editrice Goriziana, 2000 ; A. Ara, C. Magris, *Trieste. Une identité de frontière*, Seuil, 1991.
2. Le congrès de Berlin de 1878 fixe de nouvelles frontières dans les Balkans et le Caucase ; il marque le recul de l'Empire ottoman essentiellement au profit de la Russie.
3. Les deux guerres balkaniques en 1912 et 1913 opposent les pays balkaniques (Serbie, Monténégro, Bulgarie, Grèce) à l'Empire ottoman qui perd la quasi-totalité de ses territoires européens.

impériale et royale, recruté parmi les Slovènes, les Croates et les italo-phones de la région (dont des Triestins), est demeurée sur place (la majorité a été envoyée en Galicie contre l'armée russe) et fait le coup de feu contre les troupes du royaume d'Italie dès 1915.

En novembre 1917, la défaite de l'armée italienne à Caporetto (actuelle Kobarid en Slovénie) éloigne le front, sans atténuer les tensions en ville entre les différents groupes. Un an plus tard, les forces impériales, pourtant aidées par des éléments de l'armée allemande, sont enfoncées à Vittorio Veneto, tandis que les Bulgares et les Ottomans, alliés de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, abandonnent la guerre.

L'empereur Charles I^{er} demande la paix auprès des Alliés en même temps qu'il envisage, le 16 octobre, la recomposition de l'empire en un État fédéral pour tenter de le sauver. Alors qu'il est prêt à reconnaître l'autonomie des populations tchèque, polonaise, hongroise et slave, il est pris de court par les revendications nationalistes qui éclatent à Prague, à Budapest, mais aussi à Ljubljana et à Zagreb, où la création d'un Royaume des Slaves du Sud (yougoslave) réunissant la Slovénie, la Croatie et la Serbie est demandée le 7 octobre. Leurs émissaires rassemblés avaient réclamé à Corfou, en juillet 1917, l'intégration de l'Istrie et de Trieste dans leur futur État.

Les Italiens de Trieste sont divisés. Certains s'alarment du statut d'autonomie prévu par Charles I^{er} pour la région du Littoral (Küstenland), et donc Trieste et l'Istrie. Les socialistes ne seraient pas contre la création d'une cité libre au sein d'une province unissant le Frioul et l'Istrie. Tandis que, de leur côté, les libéraux nationaux s'empressent de mettre sur pied un comité pour récupérer la pouvoir municipal confisqué par les Autrichiens depuis mai 1915.

La crainte, le 28 octobre 1918, que les Croates ne s'emparent de la ville de Fiume (Rijeka), au sud de l'Istrie, déclenche des manifestations pro-italiennes, des cortèges de jeunes gens circulent dans les rues où les drapeaux tricolores, ▶▶▶

DANS LE TEXTE

Stefan Zweig : « L'Autriche mutilée »

“ L'Autriche n'était plus qu'une ombre grise et sans vie de l'ancienne monarchie impériale, une lueur crépusculaire incertaine sur la carte de l'Europe ; ce qui restait était un tronçonné, saignant par toutes ses veines. [...] Les usines qui avaient fait autrefois sa richesse se retrouvaient en pays étranger, les voies ferrées étaient devenues de misérables moignons. [...] C'était, à ma connaissance, la première fois dans l'histoire que se produisait le cas paradoxal où un pays se voyait imposer une indépendance qu'il refusait lui-même avec acharnement. L'Autriche souhaitait être réunie soit avec les États voisins comme par le passé, soit avec l'Allemagne apparentée, mais refusait en tout cas cette forme de mutilation dégradante qui lui promettait une vie de mendicité.”

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, [1944], trad. D. Tassel, Gallimard, 2013, pp. 370-371.

►►► blanc, vert, rouge, sont mis aux fenêtres. Le 30, pour éviter que l'ordre soit rompu dans la ville, un comité de salut public rassemblant les Italiens socialistes et libéraux nationaux se constitue. Il est rejoint par le comité slovène de Trieste qui a eu l'assentiment de Ljubljana, moyennant la reconnaissance de l'identité slovène dans la ville. En revanche, le groupe de germanophones n'obtient aucune représentation. Le pouvoir autrichien, incarné par le gouverneur, se retire. Mais l'alliance des trois composantes du nouveau gouvernement est précaire.

Se posent de plus très vite des problèmes de maintien de l'ordre et d'approvisionnement, alors que des bandes de déserteurs et d'ex-prisonniers de guerre circulent en ville et dans les banlieues. Le comité crée une garde civique volontaire et envoie un torpilleur à Venise, le 1^{er} novembre, pour réclamer de l'aide. Le bateau, qui avait appartenu à la marine autrichienne, part en arborant les deux drapeaux italien et slave. Lorsqu'il arrive à bon port, les délégués doivent convaincre de leur bonne foi les militaires italiens qui voient en eux des envoyés de l'ennemi. Finalement le 2, alors que des bruits de coups de main contre les villes italiennes de l'Istrie se propagent, six hydravions italiens survolent Trieste, annonçant l'arrivée des forces italiennes le lendemain.

Le 3 au soir, installé dans le palais du gouverneur, le général Pettiti dissout le comité de salut public, suscitant les réserves des Slovènes qui rappellent qu'il exerce sa mission certes au nom du roi d'Italie mais d'abord au nom de la Triple-Entente. Ce n'est pas ce qu'entend la foule italienne qui manifeste sa joie, enthousiasme renouvelé le 10 avec le passage rapide dans la ville du roi Victor-Emmanuel en personne.

Épuration ethnique ?

Ainsi, le 11 novembre 1918, au moment même où l'armistice entre en vigueur sur le front de l'Ouest, l'Italie contrôle l'essentiel des terres « irrédentes » réclamées depuis la fin du XIX^e siècle. Pourtant cette sortie de guerre va poser plus de problèmes qu'elle n'en résout, car elle ne fait que prolonger un conflit commencé quarante à cinquante ans plus tôt et qui va durer encore un demi-siècle au bas mot.

Dans l'immédiat, le général Pettiti doit régler les soucis de la vie quotidienne et de la cohabitation des communautés, brutalement aggravés par l'arrivée d'une centaine de milliers de prisonniers de guerre, dont des Italiens capturés après leur défaite à Caporetto et qui sont, pour cette raison, mal considérés par leur propre hiérarchie. Dans le reste de la région, les troupes italiennes d'occupation qui s'établissent jusque sur les lignes d'armistice sont mal vues des populations slovène ou croate qui craignent de passer sous la domination italienne.

Alors que Wilson a inscrit dans ses « quatorze points » la reconnaissance du droit des peuples à

MOTS CLÉS

Arditi

Membres d'élite de l'armée italienne en 14-18. Après guerre, certains d'entre eux participent au coup de force de D'Annunzio à Fiume ; ils sont également nombreux à accompagner Mussolini dans la marche sur Rome en 1922.

Irrédentisme

De l'italien « non racheté, non délivré ». Ce mouvement apparaît après l'unification italienne en 1870 et revendique le rattachement de toutes les terres de langue italienne. A partir de l'exemple italien, le terme s'applique à toute doctrine nationaliste réclamant la réunion de territoires.

disposer d'eux-mêmes, les Alliés doivent concilier leur promesse d'accorder à l'Italie victorieuse les terres « irrédentes » avec l'ambition du Conseil national des Serbes, Croates et Slovènes, d'établir un État yougoslave. Wilson limite les ambitions italiennes à l'Istrie en en détachant Fiume qui doit revenir au futur État yougoslave. Au traité de Saint-Germain-en-Laye, signé le 10 septembre 1919 et qui règle le sort de l'Autriche, est définitivement reconnue la création du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, future Yougoslavie. L'Italie se voit attribuer le Haut-Adige, Trieste et l'Istrie ainsi que la ville de Zara. Ce qui n'empêche pas les nationalistes italiens de parler, à la suite de D'Annunzio, de « victoire mutilée ». De fait, deux jours plus tard, D'Annunzio, à la tête d'une troupe d'*arditi*, s'empare de Fiume.

A Trieste, le gouverneur Pettiti est prudent : il ne veut pas faire de martyrs et prône la cohabitation des communautés. Mais il ordonne l'éloignement des personnes suspectes, allant dans le sens des plus radicaux qui réclament d'italianiser les services administratifs. Les germanophones en sont les premières victimes, ainsi que les Slovènes, considérés comme « *Kaisertreu* », fidèles à l'empire pendant la guerre.

L'évêque catholique de Trieste Andrej Karlin, d'origine slovène, est menacé par une bande



L'Italie s'agrandit

L'Italie entre en guerre en 1915 aux côtés des Alliés avec l'espoir de récupérer les « terres irrédentes », le Trentin, le Haut-Adige, l'Istrie et la côte dalmate. Avant même la signature de l'armistice, les troupes italiennes prennent pied à Trieste et à Trente. Le traité de Saint-Germain lui octroie les zones convoitées à l'exception de Fiume et de la côte dalmate que l'Italie continue de réclamer.



armée et poussé à la démission ; surtout, le 13 juillet 1920, l'hôtel Balkan, le « palais du peuple » slovène (Narodni Dom), est incendié en même temps que d'autres institutions slovènes sont mises à sac. Le mouvement touche également les écoles et les églises dans les zones contrôlées par l'armée italienne notamment autour de Gorizia.

L'Italie et le royaume des Serbes, Croates et Slovènes décident de régler les problèmes restés en suspens après le traité de Saint-Germain-en-Laye : le traité de Rapallo, signé le 12 novembre 1920 par les deux pays, accorde au royaume d'Italie l'ancienne région du Littoral devenue Vénétie Julienne et l'Istrie, moins la ville de Fiume, instituée cité libre – elle sera finalement rattachée à l'Italie de 1924 à 1945. Trieste deviendra alors une des villes phares du fascisme, recevant notamment Mussolini lorsqu'il présentera les lois raciales en 1938 : il venait inaugurer le monument colossal dédié aux victimes de la guerre 1915-1918, à côté duquel la petite plaque à la mémoire des Triestins victimes du conflit du côté austro-hongrois, fait pâle figure.

À SAVOIR

De D'Annunzio à Mussolini

Le 12 septembre 1919, D'Annunzio (ci-contre), poète et héros de la Grande Guerre, prend Fiume et sa région au nom du royaume d'Italie et y installe une dictature. Par bien des aspects, cette expérience éphémère (l'armée italienne le déloge dès fin décembre 1920) préfigure le fascisme et Mussolini. Celui-ci, qui a fondé les Faisceaux de combat en mars 1919, en reprendra l'esprit (associer nationalisme et revendications sociales), les méthodes (comme l'appel au peuple) et jusqu'à l'uniforme noir des *arditi*.

Chasser les Slovènes

Incendie du Narodni Dom, le « palais du peuple » slovène, le 13 juillet 1920. Les nationalistes italo-phones s'en prennent à cette minorité : des institutions slovènes sont mises à sac.



La sortie de la guerre à Trieste en 1918 n'est donc qu'un épisode dans cette longue histoire des affrontements entre nationalités qui s'était développée après 1848 dans toute l'Europe. L'Empire austro-hongrois avait dû y faire face à plusieurs reprises au prix de modifications politiques importantes. Mais le cosmopolitisme indéniab le qui irriguait toute la société impériale ne masquait plus depuis la fin du XIX^e siècle la montée continue des revendications unitaires. L'avancée russe et serbe dans les Balkans sanctionnée par le congrès de Berlin en 1878² puis les désastreuses guerres balkaniques de 1912-1913³ avaient consacré l'impuissance habsbourgeoise à contrôler les rivalités nationales. L'assassinat le 28 juin 1914 de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo par des partisans du rattachement de la Bosnie-Herzégovine à la Serbie s'inscrit dans cette suite d'affrontements, dont la Première Guerre mondiale ne constitue qu'un moment.

Novembre 1918 à Trieste ne résout en rien les conflits existants. L'italianisation forcée qui suit, puis les violences commises pendant la guerre italo-yougoslave en 1941-1945 trouvent leur acmé dans l'occupation nazie en 1944, qui installe dans la ville un centre d'extermination.

Après 1945, la région triestine demeurera jusqu'au traité d'Osimo en 1975 une zone de conflit intégrée dans la guerre froide.

Aujourd'hui encore, alors que la mémoire des Triestins disparus dans toutes les guerres du XX^e siècle, y compris celles des volontaires morts dans l'Espagne franquiste et des déportés assassinés dans les camps nazis, est honorée dans le parc du souvenir qui s'étale au pied de la cathédrale San Giusto, le recensement des soldats de l'armée austro-hongroise, le 97^e régiment d'infanterie, est encore à faire. Cent ans plus tard, ces épisodes demeurent toujours des enjeux mémoriels vivants. ■